

Ringardes errantes & philosophies artisanales...



Bientôt le crépuscule, le soleil ne va pas tarder à disparaître derrière la montagne. Comme chaque soir, ces femmes et ces hommes, accroupis au seuil de leur grotte, s’effraient, s’inquiètent.

Et si demain ce vieux père lumineux qui tous les matins nous réveille, ne revenait pas ? S’il nous abandonnait à la nuit ?

Elle aussi s’effraie. Elle serre son enfant contre elle. Il a mal, il a froid, perçoit-il l’angoisse de sa mère ? Il geint. Soudain, dans cette obscurité, les gémissements de son enfant lui sont plus insupportables que ce qu’elle éprouve elle-même.

Lui vient cette lumière, l’oubli de soi dans le souci de l’autre, l’amour.

Un murmure imprécis, une parole chantonnée, une histoire pour attendrir la nuit, pour amoindrir la peur ?

Cette mère ne sait même pas que cette tendresse à l’oreille de son enfant est le premier jaillissement de la source qui

deviendra un jour le vaste océan de toute la littérature humaine...

Que dit Larousse et les penseurs et penseuses ridicules sur le conte ? : *Récit d’aventures imaginaires destiné à distraire, à instruire en amusant*. Mouais ? Un peu éloigné à mon goût. En vérité, pour moi, ce sont des histoires vagabondes plus ou moins brèves, qui ne se préoccupent pas de cette apparence des choses que nous prétendons réalité. Des histoires qui ont traversées les millénaires, des frontières, des guerres, des famines, des pestes aussi, des vraies, sans aucun effet mesurable sur le destin des peuples, portées jusqu’à aujourd’hui par la seule **parole humaine**. Des histoires, des “récits d’aventures imaginaires destiné à distraire, à instruire en amusant” qui pourtant ne se sont jamais égarées, perdues, contrairement à des œuvres estimées immortelles et cependant perdues dans l’épais brouillard du temps.

Dans ce drôle de monde “civilisé” tout Covidé dans ses méga-agglomération, beaucoup moins voire même pas du tout dans les campagnes, les steppes et les montagnes, des histoires d’auteurs anonymes encore présentes. Qu’ont-elles à nous apprendre ? Rien ! Strictement rien. Le Comte, c’est le cas de le dire, Patrice De La Tour Du Pin avait dit qu’un pays qui n’a pas de légendes est condamné à mourir de froid.

Quelques soient les difficultés à traverser, à endurer, un livre ne disparaîtra pas tant qu’il **nourrit**. C’est le *Fatum Librorum* auquel croyaient les Romains.

Voilà, ces histoires si elles sont encore là, c’est qu’elles ont sans doute encore quelque chose à **nourrir** en nous, quelque chose d’essentiel, de vital. Toute une culture, toute une agri-culture où le savoir sentir les choses d’un humble jardinier nous sera plus utile que je ne sais quelle théorie catastrophiste sur l’avenir.



Mais nourrir quoi comment et qui ? Faut dire que dans toute cette cacophonie mondiale dans laquelle nous sommes obligés de vivre, ouvrir la bouche pour seulement respirer sans masque est désormais un délit, une tentative de meurtre.

Depuis un an, une poignée de psychopathes, forcément sans scrupules, ne cessent de nous rabattre les oreilles avec leur : **cessez de vivre de peur de mourir !**

Tu crois à ça, toi ?

Nous revoilà, chacun dans sa grotte, mais seul cette fois-ci et pas de paroles nourricières pour amoindrir cette peur de ce soleil qui ne reviendra peut-être plus jamais nous réveiller.

La paix nous fuit sans cesse. Et pourtant ! Que pourrais-je te

dire d'autre, qu'il faut bien se garder de confondre l'importance des choses avec le bruit qu'elles font ! Une sottise, une futilité, un mensonge entendus par 8 milliards de personnes n'en restent pas moins ce qu'ils sont !

Peut-être que je me trompe, mais sans doute que pour entendre vraiment, il faut n'avoir rien, au fond de soi vivant que le goût du bonheur et pas le goût du pouvoir, même subi.

Quelles sont tes dernières noces d'encre ou de beau parler avec notre mère à tous ? Quand as-tu dit je t'aime la dernière fois à la Terre ? Ton dernier câlin avec elle ?



“Le monde aurait pu être simple comme le ciel et la mer.” André Malraux

Parce qu'il n'est de fin qu'en l'immobile peur, et qu'il y a bien pire peur que celle de mourir ; Celle de devenir complètement dingue !

“Et nous, nous aimons la vie autant que possible...

Nous dansons entre deux martyrs. Entre eux, nous érigeons pour les violettes un minaret ou des palmiers.

Nous aimons la vie autant que possible...

Nous volons un fil au ver à soie pour tisser notre ciel et clôturer cet exode

Nous ouvrons la porte du jardin que le jasmin inonde les routes comme une belle journée

Nous aimons la vie autant que possible...

Là où nous résidons, nous semons des plantes luxuriantes et nous récoltons des tués

Nous soufflons dans la flûte la couleur du lointain, lointain, et nous dessinons un hennissement sur la poussière du passage

Nous écrivons nos noms pierre par pierre. Ô éclair, éclaire pour nous la nuit, éclaire un peu

Nous aimons la vie autant que possible...” Mahmoud Darwich

Que dirait aujourd'hui ce fabuleux poète palestinien de cette situation covidique ? Il nous offrirait une vraie richesse, la seule qu'il possédait et qu'il offrait : son sourire.

Nous aimons la vie autant que possible ? Vraiment ? Nous, citoyens Français, Italiens....?

Cessez de vivre de peur de mourir ?

Au premier temps du monde, un homme vivait seul dans la grande forêt. Ces journées n'étaient faites que d'ennuis. Il ignorait pourquoi il n'avait goût à rien. Or, un jour où il errait, il fit la rencontre d'un Être d'Ombre. Il osa lui confier sa peine, sa tristesse. L'Être le prit tendrement par la main et le conduisit dans une clairière où était une cabane. Dans cette cabane vivait une femme.

La femme et l'homme se regardèrent, se plurent, s'aimèrent et vécurent ensemble. Ils eurent un enfant. L'Être d'Ombre revint. ***“ Je bénis cet enfant, dit-il, vous en aurez d'autres. Le prochain sera mien. Désormais il en sera ainsi, sur deux enfants venus, l'un sera à vous, l'autre à moi. C'est mon salaire pour toutes les découvertes que vous avez faites grâce à moi”***...L'homme osa se risquer à demander :

- *Mais qui es-tu ?*

- *Je suis la Mort, répondit l'Être d'Ombre.*

Ce premier couple accepta ainsi ce pacte.

Un nouvel enfant arriva, mais ni le père et encore moins la mère ne voulurent le donner et le gardèrent caché. La Mort se vit bien évidemment flouée. Sa réaction fut immédiate, sans aucun état d'âme, froide comme une lame de couteau.

- *Je voulais la paix entre nous et vous l'avez brisée. Puisqu'il en est ainsi, dorénavant je ne prendrai pas la moitié de vos enfants, mais tous et vous avec.*

Ainsi furent établis nos destins ! Parfois douloureux, souvent difficile à accepter. Nous savons maintenant pourquoi nos destins sont ainsi !

La voilà devenue si insupportable la Mort, que nous ne voulons plus la voir. Penser à autre chose, l'oublier, la nier, voilà tout ce qui importe dans nos sociétés. Nous ne savons plus lui parler, nous avons rompu toute relation avec elle, nous l'avons laissée “s'ensauvager”. Elle ne nous accompagne plus, elle nous hante.



Il n'en fut pas toujours ainsi. Bien des contes ont pour personnage la Mort. Bien des primitifs la considéraient dans leurs paroles contées non comme un humain, ou un animal, ni céleste ou infernale, mais simplement vivante. Une vivante avec qui parler, parfois tenter de l'amadouer, de négocier. Il arrive même, tel Touo Lan, le Petit Poucet, de parvenir à la berner. Croire que la mort est un Être doué de vie et même de sentiments peut sembler au premier abord une fantaisie, une sorte de naïveté de grand enfant. Mais qu'avons-nous appris de ces primitifs qui ignoraient tout de nos “savoirs civilisés” ? Ces primitifs avaient compris qu'il y avait là, dans l'obscurité de nos avenirs, une force qu'il valait mieux tenter d'apprivoiser sous peine de faire d'elle une ennemie qui nous pourrisse toute une vie.

Un monde où rien ne meurt serait invivable.

Dans les contes, qu'elle soit vindicative, redoutée, espérée, implacable, parfois un peu sotte et même sentimentale ou amicale, la Mort est quelqu'un.

Aujourd'hui, elle n'est plus personne, sans visage. Elle n'est qu'angoisse, peur.

Ce n'est pas l'amour qui rend aveugle, c'est la peur. Ne vois-tu pas les brouillards qu'elle dresse entre ton regard et les milles et un rivage de la vie ?

Il n'est pas dans mon propos question de mensonge ou de vérité, pas plus que de réalité ou d'illusion, mais seulement de sagesse.

Si apprivoiser la Mort la rend plus vivable, cette approche me semble préférable en tout cas pour moi, plutôt que de la laisser s'ensauvager et nous bouffer la vie comme on nous ordonne de le faire. Obéis si tu veux.

- *Oui mais nous savons bien, nous, que la Mort n'est pas un personnage réel qui serait plus ou moins fréquentable. Nous n'allons quand même pas nous obliger à croire le contraire.*
- *Ok ! Mais quelle part de toi sait ou croit savoir ? Ta raison ? Ton intelligence ? Et si ces outils n'étaient pas les plus appropriés pour percevoir ces mystères en quelque sorte ? As-tu seulement essayé une seule fois dans ta vie de questionner le mystère avec ton innocence, ta sensibilité, ton désir d'aimer, de toucher et d'être touché, pour visiter ces paysages ?*

**Ce n'est pas l'amour qui rend aveugle, c'est la peur.
De là à en oublier de vivre ?**

La peur ? Très sincèrement et je me répète, ce sont les gouvernants de la planète qui ont le plus peur. C'est banal que de projeter sur le monde ses désirs, ses angoisses et particulièrement celle de sa propre mort. Leur désir de trans-humanisme n'est que le reflet de leur peur de tout. Tout perdre, ne plus tout avoir, peur de ne plus contrôler, peur de vieillir, de mourir...

Et si toi aussi tu t'interroges, pour peu que tu le fasses sans complaisance, le destin de l'humanité n'importe bien moins que celui de sauver ta peau !

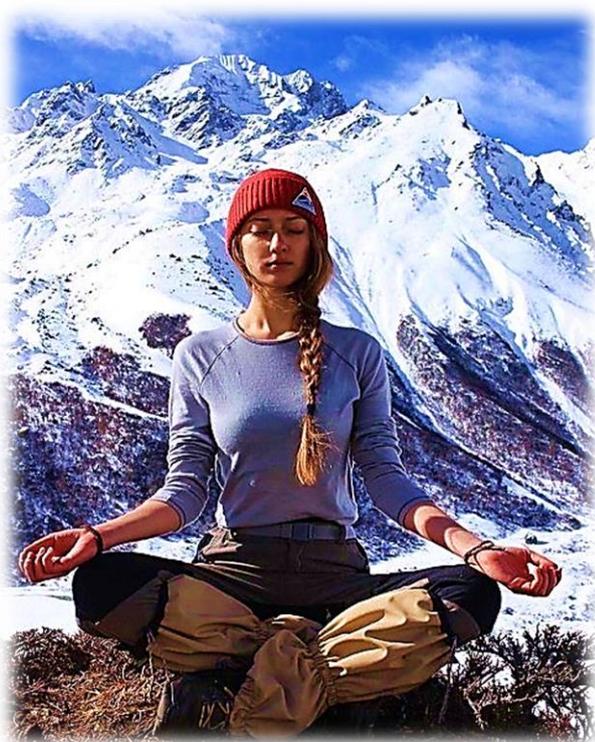
Tu connais l'histoire de ce fou qui tournait en rond autour d'un monument entouré de hautes grilles, au point que ne voyant plus que ces barreaux, hurlait qu'on le sorte de prison !

À voir tous ces masqués, ces confinés, ces prêts à vacciner, je me demande s'il n'y a pas un peu de ce fou chez mes semblables ?

Cette obsédante peur de la Mort jusqu'à empêcher de percevoir cette simple lumière, ce vieux père lumineux qui tous les matins nous inonde.

Mes pensées se tournent à l'instant vers cet homme qui voulait absolument rencontrer le plus sage de tous les sages, un familier tutoyé de l'invisible. C'est un conte bien sûr ! Que lui voulait-il à ce sage ? Un talisman, un vrai porte bonheur pour lui apporter une vie sans souci. Enfin c'est ce qu'on lui avait dit de ce sage. Et que fit ce sage ? Il écrivit sur un petit bout de papier ceci : " L'aïeul avant le père, le père avant le fils."

- *C'est tout ? Répondit déçu tout autant qu'étonné le visiteur.*
- *C'est tout ! Répondit l'autre. Que l'aïeul quitte ce monde avant le père, que le père le quitte avant le fils. Voilà l'ordre harmonieux de notre Vie sur Terre. Que pouvons-nous souhaiter de mieux ?*



C'est vrai qu'il y a des contes d'une cruauté inouïe faisant état d'un monde sans amitiés, de tentatives de meurtre (le petit Poucet), d'empoisonnement (la Belle au bois dormant), mais l'espoir n'y est jamais abattu et surtout, jamais personne ne regrette d'être né, **aucune tentative de suicide dans ces histoires !**

Je n'irai pas jusqu'à dire que tous ces prévisionnistes se trompent, car en fait je n'en sais strictement rien. Pollutions, explosion démographique, famines, guerres, les terrifiantes conséquences de nos folies passées, présentes nous font nous effrayer de ce que nous voyons arriver. Ce n'est bien évidemment pas notre avenir que nous voyons, mais simplement le gouffre abyssal de nos angoisses. Je sais juste que les lunettes et télescopes des scientifiques et les nôtres par conséquence sont bien embuées d'effrois, mais que le plus grave, car après tout si la peur nous aveugle elle n'empêchera pas l'avenir d'être en partie ce que nous aurons fait de lui car ça ne dépend pas que de nous, c'est que cette peur est très énergivore. Dommage et surtout dommageable.

Voir...



Mais parce que celui qui voit a déjà tout dans ses yeux, tels ces oiseaux qui n'ont pas besoin de posséder la forêt, pas même un seul arbre pour offrir leurs paroles chantonnées.

C'est vrai que je n'aime toujours pas exposer mon je en place publique, mais pour une fois je vais te parler d'un moment de mon enfance.

J'étais en primaire. Notre instituteur en blouse grise nous enseigne la germination du haricot. Vient les travaux pratiques où chacun enfouit dans un pot de terre la graine.

L'instituteur nous explique comment s'en occuper, l'arroser, et attendre qu'il vienne au monde. Cette mission, cette responsabilité souleva chez moi quelque inquiétude. Je me demande comment ce pauvre haricot en dessous la terre, tout seul dans le noir, comment va-t-il faire pour sortir de la nuit, sans repères, sans carte, sans boussole ? Et s'il pousse de travers ?

Comment on fait pour savoir où on va quand on est aveugle, tout seul dans le noir ? Je lève le doigt, l'instituteur me donne la parole et je demande : mais comment le haricot sait qu'il faut pousser vers le haut ? Lui me sourit, mais toute la classe éclate de rire. À priori la réponse semble évidente pour tous les autres, sauf pour moi. Je me sens idiot, j'ai honte au point d'avoir envie moi aussi de m'enfoncer sous terre.

Je rentre chez moi et raconte ma mésaventure à mon grand-père. Il me parle de l'art de sentir les choses. À cette époque-là j'ignorais tout de ces primitifs qui savent faire ça, pour qui tout ce qui vole, court, saute, nage, les herbes, les arbres, même les rochers et les cailloux sont de respectables vivants.

- *Parle-lui à ce haricot, parle avec lui, même de loin, silencieusement, ne le laisse pas seul.*

Et à cet instant je me dis que mon grand-père commence à perdre la tête, je n'y crois pas un seul instant, mais je me surprends à le faire quand même.

J'imagine cette minuscule pousse verte enfouie dans les ténèbres, dans ce qui doit être pour elle des tonnes de terres, entourées de tas de microscopiques bestioles qui la harcèlent de questions : mais où veux-tu aller ? Que cherches-tu ? Tu ne vois pas qu'il n'y a partout que de l'obscurité. Regarde autour de toi, tout est noir. Il n'y a rien là-haut. Cesse de rêver et accepte le réel. Elle ne connaît que le noir, et pourtant elle n'est pas raisonnable, elle espère, elle croit et sais que le jour lui est promis.

- *Mais comment le sais-tu ?*

- *La mémoire ! Je me souviens de la lumière, elle est inscrite au fond de moi. Je connais le soleil et il me connaît et oui, je veux plus que tout au monde le retrouver.*

Nous voilà presque 55 ans plus tard, perdus dans nos obscurités tout autant que perdus dans les errances des gouvernants, à espérer une lumière. Moi je n'ai jamais oublié que j'étais un haricot. Et toi ? Te souviens-tu ?

Voilà la pousse verte enfin au soleil, à la lumière. Elle redécouvre le monde d'en haut. La pluie, les insectes, l'air, les oiseaux...Le rêve du germe est accompli. Maintenant commence le rêve de la plante car tendre vers le haut n'a pas cessé. Et elle me dit ceci : *s'efforcer vers le haut n'est pas affaire de désincarnation, c'est un élan de tout l'être. Corps, désir, rêve. Ne pas perdre en chemin son rêve, cette innocence première qui fait que l'on oublie de douter sinon dans le vide du ciel on se perd ou on tombe !*

C'est un paysan privé de tout. Plus un sou, plus un seul grain de blé. Il ne lui reste que sa chèvre qu'il va vendre au marché et rentre chez lui avec quelques pièces qu'il serre très fort dans sa main. Sa femme l'attend sur le seuil de leur misérable cabane. Il ouvre la main sous le nez de son épouse pour lui monter les pièces. À la place des pièces, il n'y a plus que des haricots.

Furibonde, elle prend les haricots, les jette et dit à son mari tu t'es encore fait avoir.

Le lendemain, devant la porte, que voient-ils ? Une longue tige de haricot qui se perd dans le ciel.

- *Grimpe voir là-haut ce qu'il y a.*

Le mari grimpe. Au bout du haricot magique ? Une maison suspendue. Le paysan frappe à la porte, entre et qui est là ? Vieux-père, Dieu devant sa cheminée.

- *Bonjour toi, que me veux-tu ?*

Le paysan pensa "pour une fois que j'ai Dieu devant moi, je ne vais pas manquer l'aubaine." Il se plaint un peu.

- *Je voudrais juste une maison un peu plus grande que la mienne, avec un beau jardin devant.*

- *Très bien, dit Dieu. Ton désir est exaucé. Redescends bonhomme et profite."*

Si ce conte s'arrêtait là, il serait à mon goût la parfaite illustration de paix et d'union entre ce qui nous pousse vers le haut et ce qui nous retient en bas. Un toit solide, de quoi se nourrir sans souci, et pourquoi pas Dieu comme voisin ! Que peut-on désirer de mieux. C'est vrai que pour se contenter de ces merveilles-là mieux vaut n'avoir rien, au fond de soi vivant que le goût du bonheur.

L'homme rentre donc chez lui et informe son épouse qu'au bout du haricot est la maison de Dieu.

- *Quoi il était prêt à te donner ce que tu voulais et tu ne lui as demandé qu'une maison banale et un jardin ordinaire ? Mais tu es vraiment nul pauvre bonhomme. Regrimpe et demande-lui un palais.*

L'homme se soumet.

- *Un palais, dit Dieu. C'est d'accord.*

Mais la femme veut plus encore, des domestiques, un vaste domaine, un royaume, un empire, être l'épouse de Dieu pour qu'il l'adore et la serve. L'avidité est sans fond. **Dieu satisfait ses caprices jusqu'au jour où il ne veut plus.** Elle retrouve alors sa cabane. **Dehors ! Plus rien, des cailloux.**

Oh! Manu tu entends cette histoire ? Le peuple ne veut plus de ton avidité sans fond. Retour à la cabane et cailloux dehors !



Un proverbe pessimiste affirme qu'il pleut toujours sur les gens mouillés !

Écoute sans chercher à comprendre. Cette histoire se déroule dans un hier lointain. Dans une de ces régions du monde où vivent aussi des loups. Peu importe son nom. Il est berger. Il est pauvre, ne possède rien. Il garde le troupeau du seigneur du village. Il est content et se contente pour seul salaire annuel d'une brebis boiteuse que lui promet le seigneur.

Un loup vient :

- *Donne-moi un mouton sinon j'en tue dix.*
- *D'accord, répond le berger. Je n'ai pas le choix et en bonne justice si tu le veux bien tu ne devrais pas l'avoir toi aussi. Ferme les yeux et prends en un au hasard.*
- *D'accord !*

Le loup bondit, gueule ouverte et tombe, comme tu dois t'en douter, sur la brebis boiteuse. Notre berger se retrouve totalement démuné, comme jamais il ne le fut. Le loup dévore la brebis mais laisse au berger la peau en lui disant :

- *Tu en tireras bien quelques sous.*

Il part à la grande ville sa peau de bique sous le bras et la vend trois sous. Que fait-il de cet argent ? Et toi, que ferais-tu de cet argent ?

En mettrais-tu de côté, te poserais-tu un instant pour réfléchir à comment avec trois sous en gagner d'autres ? Cette question n'effleure même pas notre berger.

Au coin de la rue, presque il trébuche sur un mendiant. **Il lui offre son premier sou.** Drôle de bonhomme ce mendiant !

- *Puisque tu m'offres beaucoup, je t'offre beaucoup à mon tour.*

Le mendiant ramasse une poignée de sable et l'offre à notre berger.

À ce stade de l'histoire, sans doute trouves-tu cela inquiétant, tout autant que le fût pour moi la première fois où j'écoutais ce conte. Cela fait si longtemps maintenant que nos repères sont jalonnés par le fric, le pèze, le flouze, la thune ! On s'en plaint, mais rien y fait, on poursuit le désenchantement du monde.

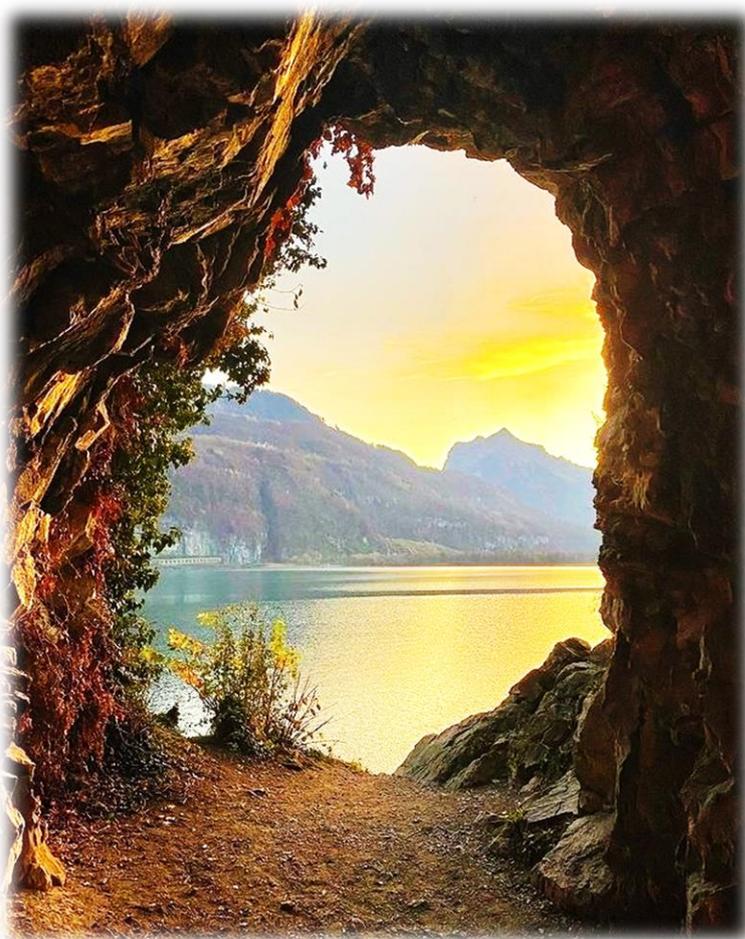
Au mieux, pour les plus polis, nous prendrions cette poignée de sable pour la jeter plus loin et s'empresser de trouver une source, une fontaine où se laver les mains.

Notre berger se confond poliment en remerciements, accepte cette poignée de sable et la met au fond de la poche de cette veste déjà bien usée.

Le deuxième sou ? Il s'offre une soupe et un coin où dormir dans une de ces auberges pour modestes. Le lendemain matin, le voilà qu'il remet la route sous ses pieds. À l'angle de la rue, il entend un marchand raconter en riant abondamment le rêve qui est venu le visiter cette nuit ?

- *Magnifique, extraordinaire ! Je n'ai qu'un sou à te donner. Me vendrais-tu ton rêve pour un sou ?*

Bien sûr que bonne affaire se dit le marchand. **Après tout, un sou est un sou, hein ?**



Notre berger reprend sa route, content, les poches vides. Plus rien d'autre que ce rêve qu'il emporte sous son crâne. Certes, il n'est pas à proprement parler un conquérant selon les critères modernes en vigueur. Il n'en demeure pas moins pour moi un héros véritable, donc un frère, un modèle.

À le suivre, nous savons au plus intime que nous approcherions de quelque chose d'essentiel, quelque chose que notre raison ne saurait dire. C'est vrai que se conduire comme ce berger semble si déraisonnable. Et pourtant est-ce insensé ? Si pour toi oui, ne poursuit pas cette lecture.

Notre berger semble "**accordé**" à je ne sais dire quelle sorte de musique, dont je perçois l'écho et pressens que cette musique sonne juste.

Il fait en vérité ce qui lui dicte son cœur, cette mémoire de haricot cachée bien au profond de lui. Il attire tel un aimant des êtres qui ne devraient pas être là, et qui pour les "intelligents" ne peuvent exister. Comme tu t'en doutes, ce mendiant n'en est pas un !

Mais pourquoi notre berger peut-il faire cela ? Parce qu'il ne se soucie pas de lui-même, pas plus qu'il ne se préoccupe de son à-venir, de son devenir !

- *Mais cet homme est fou ! Me diras-tu sans doute.*

Enfin, quand on a plus un sou en poche on ne se laisse pas aller à acheter un matin une baliverne à l'angle d'une auberge !

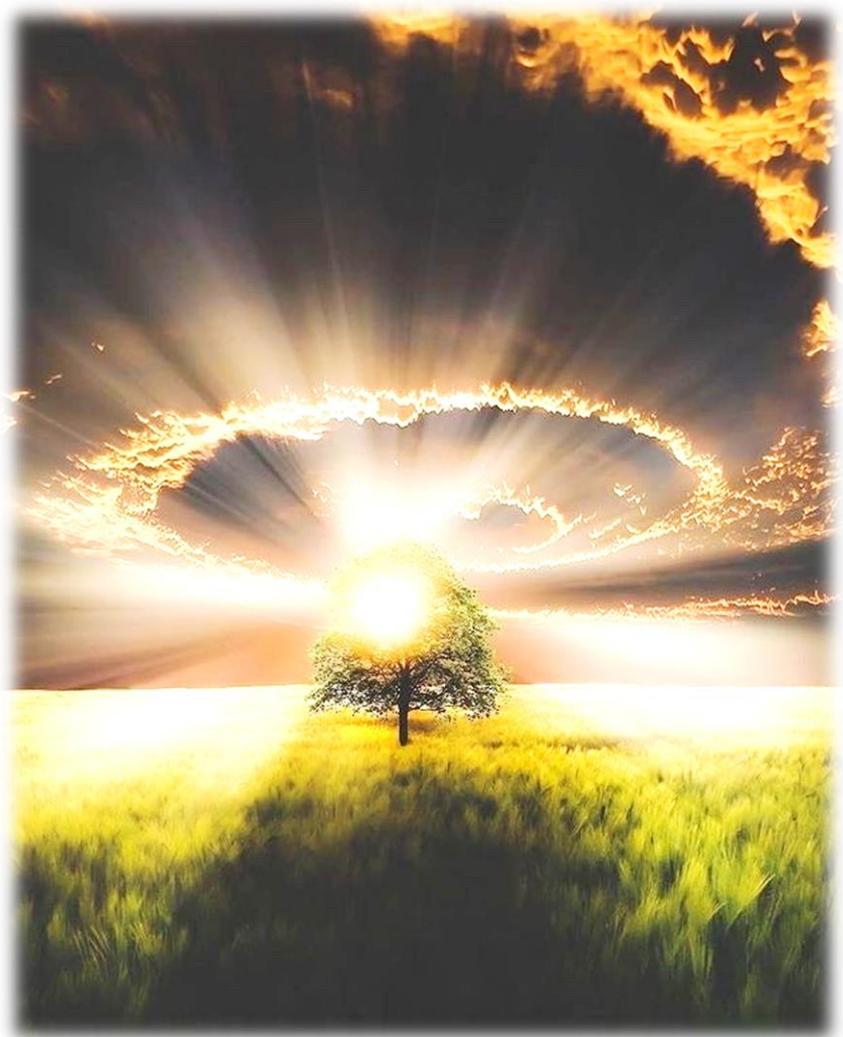
C'est homme est fou ? Non, il est attentif à toute cette vie en germination qui se déploie autour de lui, et d'autant plus facilement qu'il est désencombré de lui-même. Même dans la plus effroyable des solitudes, il n'est jamais seul. Une aide imprévue viendra, non pas parce qu'il serait plus méritant que toi ou moi, mais seulement parce qu'il est **bien accordé**. Il poursuit sa route, cherchant ici ou là un travail, une soupe, un lit où dormir. Personne ne veut de lui et n'ose rencontrer ce genre de personnage.

Vient cette nuit d'hiver glaciale, épuisé, perdu dans une forêt, loin de toute habitation, grelotant face au vent froid :

- *Dieu, je meurs, je n'ai plus la force d'avancer. Fais en sorte que mon corps nourrisse des bêtes !* Qui en nous ignore le doute ? À cet instant il va se passer quelque chose. Même l'enfant qui ne sait pas encore tout des ruses d'un conteur sait que va survenir une aide qui sauve. Un suspense ? Même pas, juste une complicité de fripons avec l'Inconnu, l'Invisible pour les communs. Juste une complicité joyeuse, intime, évidente et si indicible.

Un loup sort de l'ombre. Et quel loup ? Mais celui du début bien sûr, son loup, celui qu'il a nourri et sauvé de la famine avec sa brebis boiteuse. Ils se reconnaissent.

- *Grimpe sur mon dos.*



Le loup le dépose près d'un feu laissé par des brigands.

- *Ils ont levé le camp. Réchauffe-toi.*

Et il s'enfonce dans la forêt et s'en retourne à sa chasse.

Choisis le loup pour frère, il connaît la forêt et l'honneur de la vie dit le proverbe.

Le berger s'endort près du feu et au matin que découvre-t-il sous les cendres ? Un trésor. Un coffret rempli de pièces d'or, de diamants.

Le voilà riche. Bien sûr l'histoire ne s'arrête pas là. Nous sommes dans un conte. Suivons notre berger accordé à la musique du cœur du monde.

Il fourre le coffret dans son sac et se remet en route dans la forêt, rencontre un jeune faon assailli par des corbeaux. Il les met en fuite. Le père de ce jeune cerf vient et lui dit :

- *Mon fils te doit la Vie. Sois béni. Je ne t'oublierai pas.*

Puis plus loin un jeune renard qu'il délivre d'un piège, plus loin encore un jeune hibou empêtré dans des épineux. Père renard et hiboux, comme père cerf le bénissent de cette bienfaisance. Faut-il être un féru de conte, de ces sortes de récits pour sentir que ces animaux reconnaissants ne manqueront pas de sauver notre berger en danger de je ne sais trop quelle apocalypse.

En règle générale, c'est là que les mornes moralisateurs, ceux pour qui les contes ne seraient bons qu'à ce "*Récit d'aventures imaginaires destiné à distraire, à instruire en amusant*" nous inondant de leur sempiternelle morale à deux balles du soyez gentils, vous serez récompensés, les méchants sont toujours punis...et maintenant au lit les mioches !

Je me souviens avoir lu les propos d'une chamane qui disait que chez nous, les êtres humains, l'âme est individuelle et intérieure alors que chez les animaux elle est collective et extérieure. Ainsi, il existe Mère, Père, Grand Esprit des loups, des poissons, des serpents, des oiseaux avec lesquels nous pouvons établir un lien, entrer en relation. Ces Invisibles n'habitent pas je ne sais quel au-delà, mais tout comme nous nage et baigne dans les eaux de la vie. Nous sommes les enfants d'une même couvée, animaux et nous, enfants du même Grand Esprit, nous rencontrer, trouver un langage commun.

Revenons à notre berger. Ce n'est pas un cerf, un renard, un hibou qui viennent remercier et bénir notre bonhomme d'avoir sauvé leurs enfants, mais bien le Père, la Mère des cerfs, des renards, des hiboux. Nous ne sommes pas dans une sorte de donnant-donnant, d'échange de bons procédés, mais seulement dans le service sacré de la Vie, dans cette totale et absolue attention à l'autre, dans cet oubli de soi qu'on appelle Amour.

Notre berger, **bien accordé à l'universelle musique du cœur du monde** y joue simplement et seulement sa partition.

Il arrive au bord d'un torrent où se trouve une misérable cabane. Là il y trouve quoi ? Une belle et bien pâlotte jeune femme prisonnière d'une ogresse sorcière jamais rassasiée. La sorcière s'est absentée, mais surgit au moment où le berger tient la main de cette jeune femme pour s'enfuir.

Que faire ? Que faire d'autre de plus utile de ce coffret d'or et de diamants qu'il ouvre et jette aux yeux de cette sorcière. Ces milliers de soleils ne savent émouvoir que ces ogresses et cette sorcière en est tellement bouleversée qu'elle en oublie un instant ses proies et ainsi notre berger s'enfuit avec sa belle.



C'est tout ? Hum ! La bougresse de sorcière se ressaisit et se met à leur poursuite. Elle est juste derrière ces enfants avec ses griffes. Que lui opposer sinon des êtres doués d'âme, car décidément cette musique du cœur du monde est bien plus solide et vivace qu'on ne pourrait l'imaginer. Un cerf vient à leur secours et les emporte hors de portée, puis un renard, enfin un hibou. La sorcière ne peut plus rien. Vaincue.

Voilà nos deux vivants déposés au bord d'un village. Ils s'épousent, ont un enfant. Ils vivent pauvres. Ils sont heureux.

Fin ? Non, pas encore. Notre berger se repose sous un arbre du jardin. Son fils escalade sa poitrine. Son épouse se penche souriante sur lui. Il se souvient alors du rêve acheté autrefois pour un sou. Il est là, devant lui, en plein soleil, réalisé. Lui revient le mendiant et la poignée de sable déposée au fond d'une poche de sa vieille veste d'errant. Elle est toujours là cette veste, juste pendue sur l'arbre au-dessus de lui. Le sable ? Toujours là, lui aussi. Il prend la poignée de cette vieille terre sombre et la jette au vent.

Et alors ? Alors apparaît dans toute la plaine autour, des milliers de moutons, de vaches, de poulets, de potagers luxuriants. De chaque grain de sable était né un animal, un potager. Tout le village ébloui accoure, s'exclame :

- *Mais à quel seigneur appartient tout ça ?*

-*À moi, à nous. À nous ces beautés et ces biens infinis répondit qui tu sais.*

Puissance du rêve, du désir accordé à la musique du cœur du monde ? À celles et ceux qui l'entendent, la jouent la jouissance des jardins et la fécondité des troupeaux.

Les chasseurs d'or et de diamants ? Des soleils illusoires, des pouvoirs jamais rassasiés. Que veux-tu ce n'est pas moi qui le dit, c'est Loi de la Nature dont ce conte s'est fait humblement l'écho : **Goût du bonheur et désir d'avoir ne coulent pas de même source.**

Je conclurai en revenant à ce Covidélire apocalyptique que tu aimerais bien nous imposer Manu. Le problème avec les fous, c'est qu'ils n'entendent pas, tout comme il est inutile de vouloir "raisonner" celui qui tourne autour des grilles du monument de plus haut.

Les contes aiment faire d'incompréhensibles folies, tout est permis, même faire parler des morts ou leur faire dire ce qu'on veut, du moment que ça reste accordé à cette musique du cœur du monde.





Aie ! Ouais ! Tout elle !

Et sur une musique d'assez d'ici...et de ces P* de masques...

Je jure de dire la
liberté, toute la
liberté, rien que la
liberté...

**Président
mystère...**

**Tes futurs
anniversaires jusqu'à ton dernier se
dérouleront en prison en quartier de haute
sécurité psychiatrique !**



**Pour le bonheur de TOUS,
solidaire du bonheur de
chaque UN.**



**ASSEZ D'ICI, Nouvelle chronique de RIEN du 24 avril 2021
À retrouver dans CHRONIQUES du PRESQUE D' T'CHÉ-RIEN**

Que je complète et enrichie pour une ENVIE D'AILLEURS et que vous pouvez
mettre en lien avec ce conte offert par RIEN pour ne pas MOU-RIRE
COVIDiot !

Que vous pouvez mettre en regard, également, avec mon dernier billet ►
<https://jbl1960blog.wordpress.com/2021/04/23/nous-sommes-nombreux-99-999-ils-sont-tres-peu-0-001/>

**Ce nouveau conte à mourir debout viendra compléter ma BIBLIOTHÈQUE DE PDF et mon DOSSIER SPÉCIAL
CORONAVIRUS.**

Tous ces contes, chroniques, instantanés, petits billets forment une nouvelle convergence d'analyses et une osmose de solutions s'auto-réalisent ainsi et tout vient parfaitement s'emboîter et compléter nos différentes analyses et nous ne pouvons que nous réjouir de ce constat de convergence et de complémentarité. Comme R71 en a fait le constat : *Ce qui est notable est que malgré l'origine différente et à première vue antagoniste de nos analyses, il y a convergence de vue, de finalité et total accord sur la solution à venir. Par-delà les guéguerres de clochers, le "bien et le mal" arbitrairement posés, convergeons vers notre seul intérêt commun, celui du bonheur de chacun par le bonheur de tous dans une société des sociétés qui mettra en place la Commune Universelle de notre humanité enfin réalisée.*

Preuve que nous sommes en capacité de **faire foirer le PROJEEEEET de Macron** et sa bande car : **Tout projet peut se réaliser ou échouer, peut être mis en place ou mis en échec, réussir ou foirer. Notre pouvoir individuel et collectif est celui de dire NON !** En masse et de le mettre en échec une bonne fois pour toutes.